

laquelle le sujet n'a pas le contrôle, et ne pouvant donc s'humilier devant aucune puissance spirituelle sur le terrain matériel ; c'est le positivisme, c'est l'apineau retour de France.

L'école de 1854, par exemple, n'y mit pas d'hypocrisie.

Elle fut logique et admit avec toutes ses conséquences la nécessité d'écraser le clergé pour faire triompher son programme.

Aujourd'hui le programme est le même, mais on tente de le faire passer sous la robe du clergé, et voilà ce qui nous révolte.

L'heure des calculs arrivait.

Nous sommes sûrs des opinions de nos chefs ; eussions-nous des doutes les discours qui depuis huit jours se prononcent à Ottawa suffiraient à nous prouver qu'au fond nous sommes avec eux en communauté d'idées ; la lutte de Champlain est un indice, les relations du gouvernement et du clergé le démontrent fatalement, mais les uns manquent de bravoure si les autres, nous peut-être, manquent de discrétion.

Soit, admettons, mais que ces divergences ne brisent pas les liens qui nous unissent !

La lutte ne tourna pas alors à l'avantage du libéralisme qui ne gagnait pas de terrain.

C'est peut-être à cette époque que germa l'impatience chez quelques-uns et que commença le mouvement latéral qui pousse nos hommes politiques à ne plus présenter que le côté lorsqu'on leur présente les idées libérales, au lieu de leur tourner fièrement la face.

On pensa que la Confédération allait permettre d'accomplir cette mise à la raison du clergé, que les luttes politiques n'avaient pas pu obtenir.

On oubliait que le Haut-Canada faisait simplement une affaire et n'avait nulle velléité d'aider les libéraux à triompher de leur clergé.

Le coup, rêvé par les tacticiens et par les idéologues qui avaient jeté aux orties la vieille franchise du parti pour lui substituer les subtilités de l'art politique des pays neufs, était piteusement manqué, et l'on chercha une diversion pour attendre une occasion favorable.

Alors furent inventés ces divers projets promoués devant le peuple en attendant l'occasion propice de faire flotter encore le drapeau : on parla de réciprocité, d'annexion, de Pacifique.

En 1877 Laurier vint.

Tous les vieux chefs fatigués avaient disparu, les uns étaient morts, les autres casés, comme les Dorion.

Laurier incarna la nouvelle tactique.

Nous ne lui ferons pas l'injure de croire qu'il ait renié une seule de ses convictions libérales, mais il prit une ligne nouvelle qu'il suit encore sans que les progrès qu'il accomplit en soient pour cela moins réels.

Dès son premier discours, en 1877, il jeta du lest pour se débarrasser des questions gênantes et il affecta de ne plus parler du vieux programme, mais, Dieu merci, suivant le mot de Gambetta en y pensant toujours.

Ses discours sont à cet égard, conçus dans une finesse et une prudence qui reflètent un puissant tacticien.

Une fois seulement, en vingt ans, il s'est livré au point de déclarer qu'il ne reniait pas la foi ancienne et que le vieux libéral ne faisait pas que dormir dans son cœur.

C'est dans un discours prononcé à Hamilton en 1893, qu'il a réitéré son allégeance au vieux programme en ces termes :

Messieurs, en présence de ces nombreuses défaites auxquelles je viens de faire allusion, et qui ne me découragent aucunement (appl.), quelques membres du parti libéral se sont demandé si nous ne devions pas faire une pause, un examen sérieux de notre situation, et s'il ne serait pas peut-être opportun d'adopter un autre programme. Eh bien, messieurs, ce n'a jamais été jusqu'ici la tradition du parti libéral de modifier ses couleurs au gré de la brise qui passe. (Appl.) Il ne m'est jamais entré dans l'esprit que le programme du parti libéral ne fût pas le fruit de la réflexion ni qu'il dût s'adapter au changement des circonstances. Le programme libéral est aujourd'hui et sera toujours le bien et l'agrandissement du peuple. (Ecoutez ! écoutez !)

Nous sommes libéraux, nous croyons au perfectionnement des institutions humaines, nous croyons que ce qui est utile aujourd'hui peut l'être demain ; nous croyons que la jeune génération doit travailler pour améliorer les conditions de son existence, et aujourd'hui le devoir de tous les amis de la Réforme est de marcher en avant de son temps.

Jamais il n'a dit plus vrai et jamais l'idée si-